

Interview de
Joëlle Zask

Quand la forêt brûle

Cette interview a été réalisée par AOC
En partenariat avec l'Institut français

Joëlle Zask, Quand la forêt brûle
© PREMIER PARALLELE, 2019

texte | tekst

Votre livre s'inscrit dans une époque qui est marquée par les épisodes climatiques extrêmes, sans toujours savoir comment les penser. Quel en est le point de départ ?

Le point de départ de ce livre, c'est une expérience personnelle qui date de juillet 2017 : l'incendie total d'une forêt du Var que je connaissais bien et, de là, un sentiment de désolation, de disparition irréversible du paysage, l'impression que quelque chose s'était détraqué dans la nature. Que nous dit de notre relation au paysage l'épreuve de sa disparition totale ? L'architecture du livre s'est modifiée au fur et à mesure que j'ai découvert une réalité dont la gravité passe l'imagination, celle des mégafeux. Mon impression que quelque chose clochait, que ce feu du Var n'était ni « normal » ni « naturel », n'a fait que se confirmer. Mais la question de la manière dont l'expérience d'un paysage participe de la formation de l'individualité est restée centrale. Car ce que nous détruisons en dérégulant le climat, en défrichant la forêt, en mettant le feu pour abattre l'ennemi, en polluant l'air et les sols, ce n'est pas la planète, c'est le paysage, ce sont les conditions d'existence humaine sur la terre.

Comment s'est élaborée l'écriture du livre ?

J'ai été fidèle à l'impulsion initiale : faire du mégafeu un levier, moins pour penser la « catastrophe » écologique en elle-même (je n'ai pas du tout les compétences pour cela)

mais pour tenter à partir de l'expérience de la catastrophe un discours de mobilisation en faveur du climat. J'ai ainsi proposé un angle de compréhension de ce qui se passe, de sensibilisation et d'action favorable à l'entretien actif des paysages. Mon livre est le résultat d'une enquête qui a consisté à faire du mégafeu (qu'il a fallu identifier en lisant beaucoup) le symptôme d'une déficience culturelle face à la question du climat. Il se traduit par notre enfermement dans l'alternative entre exploiter la nature jusqu'au bout et la sanctuariser. Cette alternative nous plonge dans une crise de la culture qui nous rend incapables, en tant que citoyens, d'objectiver ce qui est en train de se passer, parce qu'elle n'offre aucune chance d'action, c'est-à-dire aucune chance de réparer ou fabriquer, individuellement et en commun, les paysages.

Faire des sciences sociales, c'est aussi s'inscrire dans des débats où la voix des chercheurs doit remettre en cause les préjugés. Quelle est l'idée reçue qu'il vous semble important aujourd'hui de battre en brèche ?

Je m'inscris depuis longtemps contre l'expertise et l'institution d'un corps d'experts entre le public et le gouvernement, qui était déjà au cœur de la critique sociale de Dewey. Le mégafeu est le révélateur le plus brutal du désastre de l'expertise et ce pour au moins deux raisons : d'un côté, le rôle du mégafeu comme conséquence et comme cause majeure du dérèglement climatique n'avait pas été prévu. Pourquoi ? Qu'est-ce qui, dans l'organisation de nos sciences et de nos pouvoirs, explique qu'un phénomène aussi catastrophique soit passé sous les radars ? Je pense que l'idéologie de l'expertise qui frappe aussi les sciences sociales bien sûr en est responsable. D'un autre côté, elle est aussi responsable de la décrédibilisation des savoirs dits « traditionnels » (je préfère dire des sciences), qu'ils soient ceux de peuples lointains ou proches. Or le mégafeu est un écocide symptomatique d'un ethnocide. Dans le cas présent,

celui-ci affecte les « cultures du feu », c'est-à-dire les feux contrôlés, dirigés, de surface, sélectifs, saisonniers. En finir avec l'expertise permet donc de comprendre comment ménager la nature au double sens d'y faire le ménage et de la ménager.